

Affirmations

Épisode 2

Les Affirmations de Line Chamberland

[Denis-Martin] Affirmations, une série de baladodiffusions qui présente des personnes qui contribuent au mieux-être des communautés 2ELGBTQIA+. On a dit de Janette Bertrand qu'elle a déniaisé les Québécois et les Québécoises, mon invitée, Line Chamberland a déniaisé le monde académique sur les questions de la diversité sexuelle et de genre. Voici les Affirmations de Line Chamberland.

Bienvenue tout le monde à Affirmations, c'est une nouvelle série de baladodiffusions de Canal M qui a pour but de nous faire découvrir des personnes qui ont fait avancer la cause ou les causes des communautés 2ELGBTQIA+, mais vous allez comprendre que souvent ces gens-là font avancer la cause de toute la société parce que les droits des uns, des petites minorités, c'est souvent les grandes majorités qui en bénéficient au bout du compte. Line Chamberland, bonjour.

[Line] Bonjour.

[Denis-Martin] Ah, que je suis content de te recevoir.

[Line] C'est réciproque.

[Denis-Martin] Ah j'étais tellement content, je voulais tellement faire cette entrevue, ma première entrevue avec toi. Line Chamberland, j'ai fait une grande recherche pour trouver qui tu étais, je voulais savoir d'où tu venais puis je me disais que je ne vais quand même pas passer mon temps à l'appeler pour toutes sortes d'affaires. J'ai fait de la recherche et j'étais très déçu, pas déçu d'avoir découvert ce que tu as écrit, mais il n'y a pas grand-chose sur toi. Ça, je trouve que ça explique quelque chose sur les femmes dans notre société, tu ne trouves pas ?

[Line] Bah oui parce que souvent on reconnaît moins ce que les femmes ont fait, on est moins porté à documenter ou à le réencadrer pour le remémorer. L'exemple patent cette année, c'est le 100e anniversaire de la naissance de Riopelle et le 100e anniversaire de la naissance de Marcelle Ferron. Un grand peintre, une grande grande peintre et une grande qui a fait aussi des vitraux. Alors le premier a été très très très célébré, il a un pavillon avec son nom qui est en construction à Québec avec un coût assez astronomique et Marcelle Ferron il n'y a pas eu d'exposition muséale, il y a une exposition à la galerie Simon Blais, une tournée de conférence. Pourtant les œuvres des deux sont comparables jusqu'à un certain point, c'est-à-dire qu'ils ont produit toute leur vie, ils ont été reconnus, ils ont exposé.

[Denis-Martin] Ils ont eu une importance incroyable sur l'art au Québec et sur notre société. J'aimerais commencer par parler de toi, qui es-tu Line Chamberland, tu viens d'où ?

[Line] Alors c'est toujours un peu gênant de se raconter, mais en gros je suis née dans un petit village qui s'appelle Charny ou qui était...

[Denis-Martin] En face de Québec.

[Line] En face de Québec, qui fait maintenant partie de la municipalité de Lévis et en fait on habitait là parce que mon père travaillait sur les trains. Et on habitait tout près de l'ancienne cour à train, bref, entre la voie ferrée et la cour à train. Et puis c'était un petit village à l'époque, un milieu assez sécuritaire--

[Denis-Martin] Est-ce qu'on peut le dire en quelle année tu es venu au monde ?

[Line] Oui, en 1950.

[Denis-Martin] 1950.

[Line] Oui.

[Denis-Martin] Alors c'était une époque très différente de celle qui est présentement.

[Line] C'est un contexte familial très différent. Donc la mère à la maison, le père qui travaille, l'école, on peut y aller à pied donc on va à l'école deux fois par jour, on revient pour dîner à la maison. C'est très différent aussi par le fait que c'est un milieu très homogène. Blancs, francophones, catholiques, une famille anglophone protestante dans le village. C'était vraiment un milieu très très très homogène, peu de moyens de transport, peu d'accès à l'école et ça, c'est venu un peu plus tard et heureusement parce que ma mère a voulu déménager à Sainte-Foy qui était une banlieue, bon on se rappelle, c'est 1960, on a déménagé à Sainte-Foy donc c'est la période--

[Denis-Martin] On était voisin, moi je suis venu au monde à Sainte-Foy en 1961.

[Line] En 1961, bon, alors les banlieues se développaient, on était la dernière maison dans la rue puis après c'était encore en chantier, les centres d'achat se sont construits donc c'était vraiment l'explosion de la banlieue et moi j'ai plus ou moins apprécié la vie en banlieue, j'aurais préféré demeurer dans mon petit village, mais par contre, ça donnait accès à l'école et ça, c'est un autre élément important. Moi je suis tombée dans la bonne période pour la réforme scolaire, c'est-à-dire qu'au moment où j'ai pu aller à l'école secondaire, faire l'école secondaire publique, faire ce qui s'appelait un cours classique à l'époque, commencer ce cours et après avoir accès au cégep la première année qu'on a mis quelques cégeps sur pied, il y en avait un à Sainte-Foy donc j'y suis allée puis ensuite à l'université donc ça, ça a été une chance quand même assez inouïe d'arriver juste à temps pour--

[Denis-Martin] Est-ce qu'on peut dire que tu as fait une ascension sociale ou un transfuge de classe parce que tu viens d'un milieu ouvrier et tu es passé du côté académique des choses.

[Line] Oui, je sais que le terme est populaire.

[Denis-Martin] Le terme est populaire puis il est galvaudé un peu, oui.

[Line] C'est ça, mais dans un sens oui, même que ça explique un certain malaise que j'ai ressenti à un moment donné dans mon parcours universitaire parce qu'il y avait quand même un certain snobisme à l'université puis bon, en sociologie, en particulier, un regard critique sur la société, un regard critique sur la classe ouvrière, sur le monde populaire, un regard parfois condescendant ou un peu snob et tout ça. Et à un certain moment donné je trouvais que c'est peut-être que j'étais trop écartelée entre les deux, je trouvais que c'était insupportable et j'ai quitté, je n'ai pas terminé ma maîtrise.

[Denis-Martin] Ça, c'était à Québec ?

[Line] Et c'était à Québec.

[Denis-Martin] C'est étonnant donc est-ce qu'on-- Je vais prendre l'expression, tu as été comme une (terre à pâte), j'imagine à ce moment-là ?

[Line] Oui, à l'époque oui, oui.

[Denis-Martin] Et qu'est-ce que tu as fait pendant ce temps-là quand tu as quitté l'université ?

[Line] J'ai quitté, j'ai déménagé à Montréal avec un ancien copain de cégep, je suis venue à Montréal quelques semaines par curiosité, pour voir, ben je venais déjà à l'occasion à Montréal et là, j'ai été plongé dans un milieu plus politisé ou plus radical que ce que j'avais déjà commencé à me politiser en sociologie puis bon, il faut se rappeler l'époque là, on est rendu dans les années 70, début des années 70

il y a le FLQ, il y a ton ancien copain avec qui tu parlais au cégep qui se fait arrêter au cours de cette crise-là.

[Denis-Martin] Est-ce que toi tu es été impliqué là-dedans ?

[Line] Moi je n'ai pas été impliqué, mais j'étais proche si on veut, j'avais des amis ou des amis d'amis qui l'ont été, et arrivée à Montréal, je suis arrivée dans un monde plus politisé, plus radical aussi je pense que de toute façon c'est plus radical à Montréal, la gauche est plus radicalisée à Montréal, je pense. Et donc je suis arrivé là-dedans, mais j'ai trouvé ça très stimulant. Et donc à Montréal, je me suis impliqué dans des groupes de quartiers, dans Saint-Louis-de-France, dans le quartier Saint-Louis-de-France, qu'on appelait à l'époque, qui fait maintenant partie du Plateau Mont-Royal. Alors il y avait une coopérative de logement, il y avait une coopérative d'éducation populaire qui était aussi une épicerie collective, (la cooplier) donc je me suis impliquée là-dedans. J'ai habité brièvement en commune donc on essayait des modes de vie.

[Denis-Martin] Est-ce que l'expression « hippie » te collerait à l'identité peut-être ?

[Line] Un peu, je dirais qu'un peu, je dirais que c'est-- Je ne veux pas faire des tranches là de pourcentage, mais disons qu'il y avait un peu une influence du milieu hippie dans la mesure où il y avait cette idée d'explorer d'autres modes de vie, de fumer, de consommer un peu de drogue, même si je n'ai jamais été une grosse consommatrice, mais quand même donc d'explorer le corps, d'explorer la sensualité, la sexualité, de manger autrement. Donc c'était présent dans l'influence que je découvrais à Montréal.

[Denis-Martin] Et parallèle à ça, il y a eu tout un militantisme politique que tu as fait aussi en même temps, tu t'es impliqué dans plusieurs causes si je comprends bien.

[Line] Oui, oui, le travail dans le quartier c'était aussi une façon de m'impliquer contre la pauvreté parce que c'était une épicerie coopérative donc les prix étaient moins chers, c'était aussi une façon de protester lorsque des-- Bon, Saint-Louis-de-France à l'époque, il y avait des feux, souvent c'était considéré comme des nics à feu, des maisons pas entretenues, on attendait qu'elles brûlent, on recevait plus de dédommagements quand elles brûlaient que par l'entretien, il y avait des démolitions pour construire des bâtiments nouveaux, mais pas accessibles, bref une problématique du logement qui ressemble un peu--

[Denis-Martin] Plus ça change, plus c'est--

[Line] Oui, malheureusement et donc je me suis impliquée là-dedans, je me suis impliquée dans des groupes féministes aussi et à la suite de la répression des espaces gays et lesbiennes, en fait les quelques espaces, les quelques bars qui existaient à l'époque, il y avait eu de la répression à l'arrivée des Jeux Olympiques.

[Denis-Martin] Oui, le maire Jean Drapeau voulait faire le ménage et puis il y a eu la descente du Truxx puis peut-être que les bars lesbiens étaient peut-être moins visés, mais elles ont quand même été réprimées aussi.

[Line] Ils étaient moins nombreux, mais ils étaient visés. Par exemple il y a une descente chez Baby Face dans cette série de descente là, quelques années plus tard il va y en avoir une chez Jilly's, alors il y avait eu une première marche contre la répression policière l'année des Olympiques, alors j'en étais.

[Denis-Martin] Est-ce que tu t'es fait arrêter ?

[Line] Non, non, j'avoue que dans ma première manifestation, c'était à Toronto, là c'est mon côté hippie parce que j'étais dans le quartier hippie de Toronto et puis il y avait un chien dont tout le monde s'occupait un peu et puis il s'est fait tuer par des autos et puis là il y avait eu un sit-in pour protester contre la circulation automobile et là on avait fait un sit-in, les bras croisés, c'est-à-dire qu'on se tient vraiment les

bras entrecroisés pour solidifier et là les policiers étaient là à cheval, là, je devais avoir 16 ans, 17 ans, il y avait les policiers à cheval ce qui est assez impressionnant et puis là ils nous détachaient un par un, une par une, et moi ils m'avaient amené jusqu'au fourgon et à la porte du fourgon, il m'a laissé aller. Alors je n'ai jamais été arrêté, dans les descentes de bar, par exemple, bon, je n'y étais pas ce soir-là, mais on se sent solidaire quand même de ce qui arrive hein, au Truxx c'est ce qui est arrivé, il y a eu la descente du Truxx, il y a eu beaucoup beaucoup d'arrestations, mais aussi le lendemain--

[Denis-Martin] Le lendemain ils ont publié les noms des personnes arrêtées, c'était épouvantable.

[Line] C'était épouvantable, ça, ça détruisait des vies parce que c'était une époque où ce n'était pas encore accepté. Et tu vois après le Truxx, il y a des centaines de gars qui se sont sentis visés puis qui ont participé à la manif parce que même si on n'est pas arrêté ce soir-là, on aurait pu y être.

[Denis-Martin] Tout à fait, tout à fait. Qu'est-ce qui a mis le feu aux poudres ou qui t'a fait découvrir que, on peut le dire, que tu étais attirée par les femmes ? Parce que c'est arrivé à peu près tout en même temps tout ça ?

[Line] Oui, tout ça, j'avais des relations, j'ai eu des relations avec les hommes, mais qui n'étaient jamais très emballantes, je dirais très prenantes. Donc après les vacances d'été, moi je retournais : « Bon, j'ai mes cours, je dois étudier, je retourne à mes affaires. » Donc ce n'était jamais, bon, peut-être sauf une, mais sinon ce n'était jamais des relations dans lesquelles, qui venaient me chercher beaucoup. Et après mon arrivée à Montréal dans ce milieu-là, j'ai côtoyé des gays, des lesbiennes qui elles s'affichaient, s'affirmaient et puis là, j'ai eu quelques relations et puis je me suis dit : « Ah oui c'est ça. Ça, ça me prend, ça, ça m'interpelle, ça, c'est ce que j'aime, j'aime cette force de ces femmes-là, cette capacité de s'affirmer qu'elles ont-- »

[Denis-Martin] J'aimerais ça peut-être explorer, comment tu as fait un coming out ? On parle toujours du coming out, c'est toujours des gars dont on parle qui font leur coming out, toi une femme comment tu as fait ton coming out ou est-ce que tu as eu à le faire ?

[Line] J'ai rarement fait des coming outs comme tels --

[Denis-Martin] Tu en fais un aujourd'hui.

[Line] Oui, oui, mais disons que là j'étais loin de ma famille donc ça s'est su progressivement, j'ai parlé à ma sœur, à mon frère, ma mère l'a appris éventuellement, même si elle faisait semblant un peu de ne pas savoir, la réaction des parents, souvent ils savent, ils ne savent pas, ils ne veulent pas savoir, ils ne veulent pas nommer donc ils sont dans cette zone-là et je la laissais dans cette zone-là. La distance a aidé, ce n'est pas pour rien qu'il y a beaucoup de gays et lesbiennes qui se sont retrouvés à Montréal à cette époque-là surtout. Donc c'est plus dans mon milieu, mais ça s'est su parce que j'étais avec une autre femme, mais dans les milieux comme le travail, là je ne le disais pas évidemment parce que c'était quand même très tabou hein. J'aurais eu peur de perdre mon emploi, quoiqu'à partir du moment où j'ai commencé à travailler, à enseigner dans un Cégep, après un certain temps on avait une sécurité d'emploi donc on avait une sécurité d'emploi, un syndicat pour défendre notre sécurité d'emploi au besoin et on avait inclus assez rapidement l'orientation sexuelle dans la convention collective.

[Denis-Martin] Oui puis ça été la loi aussi en 1977, le gouvernement avait changé la loi des droits de la personne au Québec, qui a été le premier état en Amérique du Nord à le faire.

[Line] Oui, oui, oui, vraiment, ça, ça été une protection très très rassurante parce qu'on se dit que peut-être que je vais avoir à faire cette lutte-là si on essaie de me congédier à cause de ça, mais on savait qu'on avait une pognée là pour la faire avec la convention collective et tout ça. Et finalement dans mon milieu de travail, auprès

des collègues ça s'est su parce que je m'habillais toujours en pantalon. Et puis là les gens se posaient des questions.

[Denis-Martin] Les femmes qui s'habillent en pantalon c'est toutes des lesbiennes, c'est ça.

[Line] C'est des lesbiennes à l'époque, c'est ça et puis : « Pourquoi ? Pourquoi elle ne met jamais une jolie robe ou une apparence plus féminine au sens de plaire aux hommes hétérosexuels ? » Et puis mes collègues l'ont su, auprès des étudiants on était quand même plus prudent, y compris moi, en fait, ça s'est su peut-être plutôt dans les années 80 ou 90, même je dirais, peut-être que ça se savait entre les branches. Les étudiants gays et lesbiennes sont souvent plus prompts aussi à s'interroger sur leurs enseignants pour savoir si ce n'est pas un gay ou une lesbienne donc peut-être qu'il y en a qui savaient, mais sinon ça a été quand j'ai participé à des débats ou des trucs comme ça à la télévision ou à la radio, ben là, j'ai eu des étudiants qui m'ont dit : « Oh, madame, on vous a entendu à la radio... » Ça je me souviens, j'enseignais en plus en technique policière à ce moment-là. Et puis un premier cours, un étudiant qui me dit : « Madame, on vous a entendu à la radio hier. » Moi j'avais vraiment le cœur serré puis il me dit : « Vous étiez bonne. » J'ai dit : « Ah, pfiouu.... » Parce que ça, c'était-- Puis moi je n'ai jamais fait de coming out en classe, mais j'amenais le sujet, mais pas à mon-- Parce que je me disais que c'est ma vie ça, mais j'amenais le sujet de l'homosexualité. Que ce soit en parlant des lois ou que ce soit en parlant même de méthodologie ou d'enquête ou des attitudes ou n'importe quel sujet où je pouvais amener l'exemple d'homosexualité ou du lesbianisme, là j'amenais le sujet en classe.

[Denis-Martin] Aujourd'hui, c'est avec Line Chamberland, sociologue qui a créé, qui a monté, qui a participé à la création de la Chaire de recherche sur les orientations sexuelles et les pluralités de genre, mais on va y revenir un petit peu plus tard. Moi j'aimerais revenir un petit peu dans ce passé parce que je trouve ça tellement fascinant, on voit ce qui a formé la militante en toi dans toutes ces années-là et tu avais quitté l'université parce que tu n'en pouvais plus de voir ces espèces de façons de voir le monde qui était injuste à tes yeux, mais tu y es retourné. Pourquoi ?

[Line] En fait, j'y suis retourné d'abord pour finir ma maîtrise que j'avais quand même commencée.

[Denis-Martin] Ah ben oui, une bonne raison.

[Line] Puis c'est ça, on m'avait dit au début de l'emploi que je devrais finir ma maîtrise, finalement j'aurais pu passer à côté et ne pas la finir, mais je me suis dit : « Oui, pourquoi pas. » J'ai travaillé sur la revue moderne qui est l'ancêtre de la revue Châtelaine, moi j'ai travaillé sur la période des années 45 à 60, à partir de 1960 c'est devenu la revue Châtelaine. Et puis j'ai fait une analyse du contenu de cette revue- là puis des transformations du contenu, on voit le développement du capitalisme en fait, la commercialisation à la ménagère, on commence à lui vendre des produits ménagers, des recettes, des gâteaux tout faits ou presque tout fait donc on voyait toutes ces transformations-là, on voyait aussi les transformations du langage de l'amour qui devient plus romantique plutôt que l'amour qui est comme la vocation de mère et il faut trouver dans le fond le partenaire, ce n'est peut-être pas les mots qu'on utilisait, mais il fallait trouver le mari, mais dans l'intérieur d'un projet familial, finalement. Alors là, ça devient plus proche du flirt, de l'amour romantique et tout ça donc on voyait toutes sortes de choses intéressantes et après la décision plus importante, c'était le doctorat parce que moi je me définissais comme lesbienne et féministe, mais bon, c'était dans les années 70 je pense que ça allait, mais dans les années 80 je me disais que oui, dans le fond je me présente comme féministe quand je suis trop gênée de dire que je suis lesbienne ou alors parce que je dis lesbienne, féministe donc ça fait moins bon lesbienne sexuelle, ça fait plus une femme engagée, une femme politisée, ça donne une certaine justification, ça embellit un peu le côté lesbienne qui était considéré comme très sale, le terme lesbienne c'était associé à la pornographie, à la prostitution.

[Denis-Martin] Oui, puis quand on parle de pornographie, c'est la pornographie qui est faite par des hommes hétérosexuels qui idéalisent des relations entre femmes parce que ça les excite, mais on ne parle pas du tout du vrai lesbianisme.

[Line] Non, non, non puis on ne parle pas non plus de ce qui va advenir plus tard de pornographie lesbienne ou pro lesbienne, on ne parle pas de ça du tout donc à ce

moment-là je me disais que le féminisme quand je suis gêné, ça vient comme donner une belle jambe à mon lesbianisme, mais c'est comme une béquille et puis en même temps, dans l'histoire il y a eu des lesbiennes qui n'étaient pas-- Il n'y a pas toujours eu un contexte féministe, moi ça m'a aidé beaucoup dans ma trajectoire lesbienne à m'accepter, à m'affirmer, mais je me disais il y a d'autres périodes où il n'y avait pas ça, il y avait quand même des lesbiennes donc comment elles faisaient ? Comment elles vivaient ? Et ça, ça m'a amené à mon projet de doctorat qui était finalement d'interroger des lesbiennes plus âgées que moi qui avaient eu des expériences lesbiennes dans les années 50, 60, j'essayais 40, mais c'est plus difficile à trouver et j'ai rencontré ces femmes-là et puis j'ai fait ma thèse de doctorat en me demandant comment elles faisaient pour affronter la répression policière, la répression religieuse, la répression médicale, pour observer que la répression catholique était vraiment la plus lourde, la plus pesante, la plus constante, celle qui les atteignait dans leur conscience, qui était le plus difficile à soulever par la suite, alors qu'à l'époque la psychologie, c'était moins développée puis la répression policière c'était surtout celle de milieux ouvriers, celles qui sortaient et qui allaient dans les bars, mais celles qui--

[Denis-Martin] Il y a beaucoup d'intersections dans les luttes populaires et les luttes des minorités, ça se rejoint pas mal. Il y a beaucoup d'intersectionnalité là-dedans.

[Line] Oui et il faut reconnaître que les lesbiennes de milieux ouvriers, celles qui ont mis sur pied les bars et celles qui ont travaillé et qui ont joué un rôle important. Quand j'étais jeune, bon, on était plutôt les filles instruites et tout ça, donc des fois on avait tendance, enfin moins, je dirais moins moins mes proches, mais on entendait souvent dans le milieu des jugements un peu négatifs sur les bars, sur les femmes de bar, les gérantes ou comme sur baby face parce qu'elles étaient encore dans les rôles Butch-fem, c'était critiqué, on disait : « Pourquoi elles imitent les hommes ? C'est ridicule, ce n'est pas féministe. » Donc il y avait quand même un certain regard critique, mais--

[Denis-Martin] À l'intérieur même donc du mouvement féministe il y avait un regard critique vis-à-vis des lesbiennes ?

[Line] Oui, oui, oui et moi-même ça m'a pris un certain temps, mais je me suis intéressé à des travaux faits aux États-Unis puis je me suis rendu compte que dans le fond les premiers bars, bah oui c'était des Butch, notamment Baby Face qui les avaient mis sur pied parce que--

[Denis-Martin] Puis on peut se dire qu'en passant c'est correct qu'une femme, elle se sente bien en étant un peu plus garçonne ou un peu plus Butch, ce n'est pas un problème, pourquoi ça devrait être un problème ?

[Line] Pourquoi c'est un problème, en effet, pourquoi c'est un problème parce que je pense qu'il y a beaucoup de codes vestimentaires dans le milieu des gays aussi, dans le milieu des lesbiennes il y a des, je ne dirais pas des-- Mais enfin il y a des comme nous lesbiennes féministes, c'était plus l'androgénie, on n'était pas féminine, au contraire on ne voulait surtout pas se parer de jolies robes et de tout ça, mais on était quand même-- Ce n'était pas comme le Butch-fem parce que Butch-fem c'est un peu complémentaire aussi c'est-à-dire que-- Et on ne portait pas des vêtements d'homme, c'était plus côté androgyne, mais en effet, pourquoi on ne pourrait pas avoir une diversité d'apparence, ça, ça a été long dans la communauté lesbienne et chez plusieurs d'entre nous avant d'accepter cette diversité parce que si des femmes arrivaient en robe par exemple à une soirée, ce n'était pas évident la façon dont elles étaient regardées ou jugées par certaines.

[Denis-Martin] Donc tu as été une des pionnières qui a fait une thèse de doctorat où on parle de ces questions-là, on n'en avait jamais parlé avant ou très peu ?

[Line] Ou très peu, très très peu puis en fait moi plus tard j'ai fait une recension de ce qui s'écrivait sur les lesbiennes, d'abord c'était très peu de choses et c'était généralement pathologique. C'est-à-dire que c'était pour comprendre pourquoi ces femmes étaient tombées dans cette déviation ou avaient ces problèmes psychologiques.

[Denis-Martin] Oui, parce qu'il faut dire que l'homosexualité, le lesbianisme ça a été une maladie mentale dans le DSM, le fameux recueil des maladies mentales jusqu'en 96, je pense, si je ne me trompe pas ?

[Line] Ça dépend si on parle du DSM, c'est 73, 1973, si on parle de l'Organisation mondiale de la santé c'est autour de 93, enfin c'est début de la décennie.

[Denis-Martin] Donc tout le monde était malade mentale longtemps.

[Line] Donc on était considéré malade mentale puis on cherchait qu'est-ce qui pouvait quel trauma pouvait avoir amené ça, enfin c'était des discours toujours négatifs. Alors que moi je ne prenais pas du tout, pour moi ça ne se posait pas, c'était des femmes qui avaient voulu vivre leur vie, leurs désirs--

[Denis-Martin] Ça a été reçu comment quand tu as proposé cette thèse-là à l'université ?

[Line] Et...

[Denis-Martin] J'adore le sourire.

[Line] Mais en fait, heureusement mon ancienne directrice de mémoire de maîtrise Nicole Lorrain qui est maintenant décédée, m'a accueilli en disant-- Je pense qu'elle m'a fait confiance, suite à l'expérience de la maîtrise elle m'a fait confiance puis elle m'a dit : « Tu sais, je ne connais rien là-dedans, mais viens, on va t'inscrire. » J'ai dit : « Ben j'aimerais ça faire un doctorat sur tel sujet, voici-- » Et puis c'est ça, elle m'a dit : « Bon, moi je n'y connais rien, mais viens, on va t'inscrire. » Et même s'il était un peu tard, la session débutait, mais elle m'a tout de suite amené au secrétariat pour m'inscrire. Et en fait, il y a mon ami Ross Higgins, co fondateur des archives gays, qui lui aussi faisait beaucoup cette étude-là du côté des hommes et en fait c'est lui qui m'a aidé beaucoup, je ne sais pas, comme un rôle de superviseur, mais il m'a

introduit à beaucoup de littérature, il m'a amené dans des colloques, on a travaillé ensemble sur les petits journaux jaunes pour voir les représentations qu'il y avait des guides des lesbiennes dans ces années-là, c'était des petits journaux--

[Denis-Martin] Les journaux où les gens se rencontraient, les espèces de petits journaux où il y avait des annonces, des petites annonces.

[Line] Il y avait entre autres des petites annonces, il y avait aussi beaucoup de blagues dénigrantes, des petites blagues comme par exemple : « Avez-vous vu un tel qui boit son lait "HOMOGénéisé" » Ou « Avez-vous vu les deux tapettes qui se rencontrent à tel coin de rue ? » Puis Ross et moi, on ne savait pas trop comment interpréter ça au début, on riait jaune parfois, mais en même temps on s'est rendu compte que c'était un peu codé aussi, c'est-à-dire que quand il y avait des blagues sur les lieux, ben ça correspondait à un bar. Oui, il y avait un bar dans tel coin, tel coin. Ou quand il y avait une blague sur telle chanteuse ou sur, là je ne veux pas faire de bourde ou sur Yvette Brind'Amour par exemple ou sur d'autres chanteurs ou comédiens ou joueur de piano, mais là, petit à petit on faisait nos recherches aussi puis petit à petit on a découvert que souvent c'était des homosexuels ou des homosexuelles donc les blagues n'étaient vraiment pas gentilles, c'était un discours négatif, mais en même temps c'était une source d'information et moi j'ai une femme qui m'a raconté que, c'est une femme du milieu ouvrier, puis quand elle a lu ces petits journaux jaunes, elle a vu les allusions à Yvette Brind'Amour, elle a été à son théâtre au Rideau Vert pour la voir dans une pièce de théâtre, pour elle c'est la première lesbienne qu'elle a vue et qu'elle identifiait comme lesbienne donc ça pouvait aussi être un petit peu une source indirecte d'informations. Mais donc, bon à l'université même, mon Dieu c'était, je ne peux pas dire, il n'y a pas eu d'opposition de discrimination, c'était parfois un silence, genre on ne savait pas quoi dire, il y avait un certain malaise, on ne savait pas quoi dire et surtout il n'y avait pas de ressources. Il n'y avait pas de ressources, j'étais seule, il n'y avait pas de ressources, il n'y avait pas--

[Denis-Martin] Tu as fait du travail de moine pour trouver toutes les petites affaires toi avec l'aide de Ross à peu près.

[Line] Avec l'aide de Ross puis là, j'ai été voir des femmes à Toronto qui commençaient l'histoire orale des lesbiennes, j'ai été aux archives lesbiennes de New York, j'avais rencontré-- (John) n'était pas là, mais Deborah () était là donc c'était du travail pionnier, c'est vrai, il faut le dire, c'était du travail pionnier, par ailleurs fort agréable parce qu'il y avait un petit côté, pas détective, mais un petit côté quand même on explore, on découvre qu'est-ce qu'on fait avec ça, ça, c'était bien, c'était un côté stimulant.

[Denis-Martin] Oui puis c'est ce qui est intéressant aussi, c'est que peut-être que tu ne le savais pas à l'époque, mais tu découvrais que c'était quelque chose qui pourrait éventuellement devenir encore plus grand, c'est ça.

[Line] Ben à l'époque je ne savais pas.

[Denis-Martin] Non, mais on fait partie de l'histoire. On va nous faire une petite pause parce qu'on va parler par la suite de tout ce travail qu'a fait Line Chamberland pour en fait, la diversité des orientations sexuelles et la pluralité des genres, vous allez voir qu'il y a beaucoup de choses qui sont faites, c'est dans la deuxième partie d'Affirmations avec Line Chamberland. Être une personne qui s'identifie femme, c'est trop souvent devoir composer avec l'invisibilisation, être femme et lesbienne c'est pratiquement disparaître. Dénier le monde académique ça veut dire aussi combattre le patriarcat. C'est la deuxième partie d'Affirmations avec Line Chamberland. On a beaucoup parlé en première partie de ton parcours qui t'a amené à aller chercher un doctorat et je pense qui explique pourquoi tu étais intéressé à la cause des lesbiennes, mais aussi de toutes les personnes de la diversité, des orientations sexuelles et de la pluralité des genres ou des pluralités des gens, je devrais dire. Ça a quand même tout façonné ça. Je sais que tu sociologue, mais tu t'es retrouvé au département de sexologie, il faudrait peut-être un petit peu comprendre tout ça, ouais.

[Line] Ben je dirais, avant de commencer sur cette trajectoire professionnelle, je dirais qu'il y a une chose que le doctorat m'a fait comprendre, c'est que moi je m'étais affirmée dans un certain milieu de lesbienne, féministe et c'était très soutenable puis ça a été quelque chose de fort important pour ce que je suis

devenu, mais j'ai beaucoup remis en question l'homogénéité de ce milieu-là puis le fait qu'on dit : « Nous, les lesbiennes... » Je me suis rendu compte que « Nous, les lesbiennes » ben ça dépend des générations, ça dépend des classes sociales d'où on vient, il n'y a pas un « Nous, lesbiennes » l'homogène donc ça, ça a vraiment fait éclater cette vision que j'avais.

[Denis-Martin] Mais il n'y a pas de communautés queers, il y a des communautés queers. Il faut expliquer ça aux gens parce qu'on ne pense pas tous de la même façon.

[Line] Non, c'est ça et selon bon, je dis l'âge, la génération, les classes sociales ça joue, l'origine ethnique ça joue, il y a plusieurs facteurs qui jouent donc ça, ça m'a rendu vraiment beaucoup plus sensible à ça. Un événement important c'est le colloque « La ville en rose » qui avait été organisé par des gens de l'Université Concordia et de l'UQAM et à l'Université Concordia, bon, c'est anglophone donc l'influence américaine, canadienne anglaise au début des années 90. Et ce colloque-là était extrêmement populaire, il y a eu plus de 600 personnes qui ont participé, les activités avaient surtout lieu à l'UQAM et c'est peut-être là que je me suis rendu compte qu'il y avait ça-- Bon, moi j'avais fait ma thèse pour le plaisir, ça a été une période très agréable de ma vie, ça m'a sorti de l'enseignement, mais en même temps j'avais une sécurité économique parce que je retournais travailler à temps partiel, je reprenais congé donc j'avais une sécurité économique et puis ce colloque là m'a fait montrer qu'il faudrait développer, il faudrait faire quelque chose, qu'il se faisait des choses ailleurs, il y avait des cours qui commençaient à se mettre en place, il y avait des, pas encore des programmes d'études, mais au moins des cours, des colloques, des rencontres. Et à l'UQAM il y a eu un groupe qui s'est formé aussi sur la question de la diversité sexuelle, bon, le vocabulaire a un peu changé, mais disons en gros comme ça et il y a un premier cours qui s'est donné à l'UQAM, qui s'est développé à l'UQAM et on était trois qui avons développé le contenu du cours, ça s'appelait « Homosexualité et société » et ça a été à notre connaissance le premier cours qui s'est donné dans la francophonie donc pas seulement au Québec, mais en France aussi.

[Denis-Martin] Je ne me trompe pas quand je dis que finalement tu as dénié pas mal tout le monde académique de la planète hein ?

[Line] Oui, enfin en tout cas du côté francophone et après j'ai donné le cours en coteaching et après j'ai arrêté puis j'ai recommencé, mais disons que ça c'est peut-être ce qui m'a inscrit dans dire qu'il y a des choses à faire à l'université et moi j'avais été, c'est ça, assez seule et puis juste je dirais même jusqu'aux années 2010 à peu près, des étudiants qui travaillaient sur ces questions-là, ils se faisaient quand même souvent juger, ils se faisaient souvent dire : « Ah, ben tu dois être gay, tu dois être lesbienne si tu t'intéresses à ça. » C'était le cas de la majorité des étudiants avec qui j'ai collaboré, mais pas de tous. Et puis ils se faisaient décourager quand ils voulaient faire un projet de maîtrise, les professeurs, leurs professeurs leur disaient : « Ben là, ne prend pas un sujet comme ça, il n'y a rien. Il n'y a rien, pas d'écrit, ça va nuire à ta carrière. » Donc moi j'avais déjà pu faire mon doctorat parce que j'avais des assises en arrière, j'avais mon emploi au cégep donc je ne remettais pas en question ma carrière ou mes possibilités de carrière. Mais je me rendais compte qu'il y avait quelque chose à faire à l'université. Et donc ça a été d'abord par l'enseignement ensuite il y a une occasion de faire un petit projet de recherche sur les lesbiennes dans les milieux non traditionnels et un autre sur les lesbiennes et le vieillissement. Donc l'accueil des lesbiennes dans les résidences pour personnes âgées. Alors ces deux petits projets--

[Denis-Martin] Très ciblé, mais quand même des sujets importants.

[Line] Oui et c'était des projets qui étaient faits par le service aux collectivités de l'UQAM, le service aux collectivités de l'UQAM, c'est quand même un lieu assez progressiste et qui font des recherches en partenariat avec des organismes communautaires et des chercheurs avec des syndicats, avec les organisations féministes donc vraiment ce n'est pas des gros budgets, mais c'était des petits projets donc ça m'a donné une autre insertion universitaire donc donner un cours, ensuite faire ces projets-là et de là, j'ai sollicité des fonds de recherche et pendant une dizaine d'années j'étais à cheval entre le Cégep et l'université, ce n'était pas toujours confortable c'est vraiment être assise entre deux chaises, des fois ça voulait dire un peu de perte salariale, beaucoup d'aménagement du temps horaire.

[Denis-Martin] Mais c'était important pour toi de le faire, plus que l'argent, c'est ça.

[Line] Oui, oui, puis j'avais quand même, comme je t'ai dit, des assises, je n'étais pas dans la pauvreté.

[Denis-Martin] Je pose la question, tu avais une conjointe aussi qui t'appuyait à ce moment-là ou tu étais seule ?

[Line] Ça dépend des périodes de ma vie. Jeune, oui, quand j'ai commencé le doctorat, oui, j'ai eu une première conjointe après quelques années de célibat, une autre conjointe. Et à la fin du doctorat, au début des études, il y a une-- Oui, après quelques années il y a une séparation, mais là j'étais déjà engagé dans cette trajectoire-là de vouloir faire quelque chose à l'université, en même temps ce n'était pas facile, il n'y avait pas de poste comme tel à l'université donc ça a pris quand même beaucoup de temps. Puis moi j'ai eu un poste en 2009 seulement, il y a un poste qui s'est ouvert, alors pourquoi je suis rattaché à sexologie ? Je vais essayer de faire ça rapidement. Il y a eu toute une démarche collective à l'époque qui était initiée par Laurent McCutcheon entre autres et d'autres par le Conseil québécois parce que--

[Denis-Martin] McCutcheon qu'on connaît, qui est décédé maintenant, mais qui a été un des pionniers aussi pour les gays et lesbiennes, qu'on disait à l'époque et le Conseil québécois des droits LGBT, mais à l'époque il y avait un autre nom, c'est ça.

[Line] Oui, c'est ça, les noms ont changé, mais il y avait une démarche avec des groupes communautaires, des représentants des ministères et des représentants du ministère de l'Immigration puis ensuite du ministère de la-- Oui, quelques ministères puis ensuite cette démarche a été placée sous l'égide de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse et avec Marc-André Dowd et il y avait des démarches parce que les groupes essayaient de dire : « Oui, on a beau avoir l'égalité juridique, il y a de l'homophobie, il y a de la lesbophobie, il y a des problèmes sur le terrain dans les écoles, dans les milieux de travail. » Les comités LGBT et des syndicats étaient présents aussi et cette démarche-là a abouti éventuellement à un rapport de la Commission des droits et la recommandation de faire une politique de lutte à l'homophobie . Et aussi éventuellement une des

recommandations c'était de créer une Chaire de recherche qui s'est d'abord appelée « Chaire de recherche sur l'homophobie » et c'est sûr que moi j'ai poussé cette recommandation-là parce que mon raisonnement c'était justement, les représentants des ministères nous disaient : « Oui, mais c'est quoi qui se passe dans les écoles ? » Et puis là, on sortait une étude américaine, il y avait Bill Ryan et moi qui étions plus liés au milieu universitaire, on sortait une étude américaine puis ils nous disaient : « Oui, mais au Québec, ce n'est pas pareil. »

[Denis-Martin] Il n'y avait rien ? Il n'y avait pas de Chaire sur l'os.

[Line] Non, non puis les groupes avaient des observations, mais des observations des groupes ce n'est pas la même valeur, ça n'a pas le sceau, disons scientifique ou étude systématique et rigoureuse et tout. Donc c'est sûr que le besoin de recherche il se faisait sentir. Et donc moi j'ai plaidé ma cause qu'on devrait développer la recherche puis éventuellement, ça a été reconnu comme recommandation donc ça faisait partie des recommandations, mais éventuellement il fallait la créer cette Chaire-là--

[Denis-Martin] Et la financer.

[Line] La financer et là ça a tout été un jeu de, je dirais, d'alliance au sein de l'UQAM parce que je ne voyais pas d'autres-- Moi j'avais étudié à l'Université de Montréal, mais je ne voyais pas d'autres universités que l'UQAM pour loger--

[Denis-Martin] On va le dire, l'UQAM c'est quand même le campus universitaire qu'on considère le plus à gauche, si on peut utiliser ce terme-là au Québec et qui est peut-être plus propice à ce genre de Chaire de recherche.

[Line] Oui, oui, exactement puis là c'est un peu le jeu d'alliance interne qui a fait que je me suis retrouvée en sexologie, même si moi j'avais une formation de sociologue, mais les possibilités concrètes étaient plus en sexologie. Donc en sexologie, il y a fini par y avoir une ouverture de poste sur la diversité sexuelle, alors j'ai fait

application, je l'ai obtenu. Et par la suite ben là ce n'était pas encore la Chaire, il fallait travailler pour la mise sur pied du plan d'action qui correspondait à une politique, c'est des principes généraux donc il fallait un plan d'action et il a fallu faire des démarches du lobby essentiellement auprès du ministre de la Justice de l'époque pour dire qu'on a un projet de Chaire, voici, ça va aider pour la politique et donc obtenir un financement et une façon d'argumenter, bon, c'était le Parti libéral qui était là donc on s'est dit : « Bon, oui, on a besoin d'argent, on veut qu'ils nous donnent de l'argent, mais on va les convaincre que quand même moi je suis capable d'aller chercher des fonds de recherche et qu'on ne dépendra pas uniquement du gouvernement-- »

[Denis-Martin] Auprès de fondations privées c'est ça ?

[Line] Ben fondations privées, mais aussi des subventions de recherche comme n'importe quel chercheur donc moi j'avais reçu des subventions de recherche sur le milieu de travail, sur les discriminations en milieu de travail et au moment où c'était la Chaire qui se discutait, le projet de Chaire, j'avais des subventions sur la recherche dans le milieu de l'éducation sur l'intimidation homophobe à l'école secondaire et au Cégep. Donc je leur disais : « Écoutez, on dépendra-- » C'est un peu jouer le discours libéral, donc de dire qu'on va être capable d'aller chercher aussi nos propres fonds et c'est ce qu'on va faire.

[Denis-Martin] C'est quand même quelque chose pour une femme militante de gauche de faire ce travail, ce genre de travail là.

[Line] Oui, je vous avoue que la poignée de main, monsieur (Charet) à l'ouverture de la Chaire, je me suis dit : « Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ici ? » Ce n'était pas toujours naturel, mais à un moment donné bon, je pense, est-ce que c'est toujours le vieillissement ou la maturation qui nous amène à ça, mais c'est vrai qu'à moment donné on veut réaliser des choses, on ne veut pas uniquement critiquer ou d'être dans une optique critique, on veut changer des choses et là ce qui est à notre portée ou je dirais que au moment de la création de la Chaire, je sentais qu'il y avait comme à la fois une expérience personnelle, une expérience professionnelle, le fait que j'ai pu avoir des fonds de recherche, une expérience comme chercheur, j'avais

la confiance de plusieurs groupes parce que j'avais milité moi dans les groupes aussi, j'avais milité dans mon syndicat la CSN sur la question des droits des gays et des lesbiennes donc j'avais la confiance du milieu syndical, du moins de la CSN, pour les études sur le milieu scolaire, j'ai collaboré avec le CSQ donc j'avais la confiance d'un certain nombre d'organismes syndicaux ou communautaires. Donc j'avais l'impression d'être la bonne personne pour faire ça, de rassembler mon expérience personnelle, professionnelle, mes alliances politiques et donc que je pouvais faire ça et donc c'est important de le faire, j'y croyais, ce n'était pas quelque chose qui avait été planifié dans ce sens-là, ce n'était pas au doctorat, je n'avais pas planifié--

[Denis-Martin] Mais ça t'a amené à faire ça ?

[Line] Mais ça m'a amené petit à petit à faire ça.

[Denis-Martin] Je pense qu'il faut le répéter parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'études, il n'y en a pas beaucoup maintenant, mais c'est mieux qu'avant, mais il n'y avait pas beaucoup d'études sur les besoins, sur les réalités, quand on voulait parler de violence, d'homophobie, ce n'était pas documenté, alors comment aller demander au gouvernement ou à qui que ce soit de changer les choses quand on n'a pas ce qu'il faut pour appuyer ce qu'on avance.

[Line] Oui, oui, une pionnière que je dois mentionner, c'est Danielle Julien qui était prof de psychologie à l'UQAM, qui est une femme hétérosexuelle, mais qui s'est intéressée au couple de même sexe et aux parents de même sexe. Et donc qui a fait des études ou fait des synthèses d'études sur les familles lesboparentales. Et ça, ça a été très important quand il y a eu les batailles pour faire reconnaître la possibilité d'avoir deux mères ou deux pères, mais au moment où ça s'est discuté, c'était surtout deux mères dont il était question et le fait qu'il y avait beaucoup d'interrogations et de réticences, on sentait les réticences sur les enfants, je te dirais : « Comment les enfants vont vivre ça, ça va être terrible-- » Et toutes les études convergeaient pour démontrer que les enfants se développaient très bien surtout quand c'était des enfants en bas âge qui avaient toujours vécu dans des familles avec des parents de même sexe. C'était un peu moins évident quand c'était

des parents qui avaient eu des enfants dans les couples hétérosexuels, qui avaient divorcé et tout ça, mais là, c'est plus l'effet du divorce et de la séparation.

[Denis-Martin] Et c'est l'effet de la société qui n'est pas toujours très ouverte d'esprit.

[Line] Oui et là, on voyait aussi que si ça allait bien pour les enfants, c'est aussi que les parents travaillaient très fort pour protéger leurs enfants, pour avoir des contacts avec l'école, pour expliquer la situation donc les parents travaillent très fort pour protéger leurs enfants et ça, c'est la même chose pour les parents trans pour les couples gays aussi qui vont se multiplier. Alors les enfants vont bien, mais c'est que les parents font ce surtravail, je dirais.

[Denis-Martin] Nous recevons Line Chamberland. Line Chamberland qui a été la première détentrice de la Chaire de, comment est-ce qu'on le dirait--

[Line] Au début.

[Denis-Martin] Au début, c'était de la lutte contre l'homophobie, mais là c'est devenu « Chaire de recherche d'orientation sexuelle et pluralité... »

[Line] Pluralité des genres.

[Denis-Martin] Voilà. C'est parce qu'on a un vocabulaire qui évolue beaucoup.

[Line] Oui, oui puis au début, il y avait beaucoup de discussions dans le processus pour développer une politique de lutte contre l'homophobie à savoir, est-ce qu'on inclut la question des personnes trans ou pas et il y avait des dissensions autour de ça, finalement on s'en est sorti. Ce n'est pas beaucoup connu et moi je trouve important de le rappeler, on s'en est sorti en donnant une définition de

l'homophobie qui était très large. Donc on a gardé le terme « homophobie », mais on a donné une définition large qui incluait les préjugés ou les attitudes discriminatoires envers les hommes gays, envers les femmes lesbiennes, envers les personnes bisexuelles, envers les personnes trans ou même toutes les personnes dont le genre s'écarte du modèle. Moi j'avais un collègue, par exemple j'ai un collègue qui portait souvent des chemises roses, qui s'habillait avec une touche d'élégance et puis on me demandait est-ce qu'il est gay parce que il faisait ça. Ben non, ben non. C'est assez ridicule, mais bon, c'est ça. Alors la façon dont on avait réglé le truc, c'était de donner une définition large d'homophobie, cela dit dans le rapport qui a été écrit, c'est vrai que les personnes trans étaient à moitié incluses. C'est-à-dire qu'elle l'était, elle ne l'était pas, elle l'était, elle ne l'était pas ou des fois on rajoute le mot « trans », mais on n'a pas tenu compte de leur situation donc c'était boiteux. Et ça, ça a été-- Bon, il y avait ce problème-là, moi j'avais des bémols aussi avec le terme « homophobie » parce que souvent la représentation qu'on a de l'homophobie c'est quelqu'un qui rejette les gays de façon assez violente ou haineuse. Et l'homophobie des fois c'est ça, malheureusement, mais d'autres fois c'est plus subtil que ça.

[Denis-Martin] Oh oui, c'est beaucoup plus subtil plus souvent qu'autrement, je dirais moi.

[Line] C'est ça, dans les milieux de travail c'est ce qu'on observait, il y avait des milieux de travail hostiles, mais dans beaucoup de milieux de travail ça s'exprimait plus par les blagues, ça c'était une voie souvent, les blagues, les petits commentaires, les questions, les questions intrusives et tout ça.

[Denis-Martin] Je pense que je vais donner un exemple parce que moi je l'ai vécu puis je vais le dire à Radio-Canada où à un moment donné, on fait la distribution des vacances et c'est drôle, ça va selon l'ancienneté, mais moi j'ai un patron qui vient me voir puis me dit : « Mais Denis, toi tu n'as pas de famille, tu pourrais peut-être laisser ces périodes-là pour les gens qui ont des familles. » Mais ça, c'est de l'homophobie.

[Line] Bon exemple, très bon exemple.

[Denis-Martin] Et j'étais outré si on m'avait dit : «Denis, est-ce que tu pourrais peut-être donner tes vacances à cette personne-là qui n'aurait pas d'autres façons de les prendre ? » J'aurais dit « oui », mais à ce moment j'étais tellement furieux.

[Line] Oui, très bon exemple, des fois tu peux travailler tard le soir parce que toi, tu n'as pas d'enfant.

[Denis-Martin] Tout à fait, tu n'as pas de responsabilités.

[Line] Tu n'as pas de responsabilité familiale.

[Denis-Martin] Ça, c'est encore présent en passant.

[Line] Ah, ça, c'est encore présent puis souvent on ne sait pas trop comment réagir parce que c'est plus difficile de réagir à ce genre d'homophobie là ou de lesbophobie que-- Je ne dis pas que c'est facile face à un comportement haineux, mais c'est trop subtil souvent ou on ne sait pas comme la blague, qu'est-ce qu'on fait, on fait une autre blague, on fait-- Moi j'avais des réticences par rapport au terme « homophobie » donc j'avais fait inscrire « Chaire de recherche sur l'homophobie » en sous-titre « Diversité sexuelle et pluralité des genres ». Donc là, on introduisait les genres et les genres, donc soit ça nous disait qu'on n'est pas toutes pareil au niveau du genre, on en a parlé tout à l'heure, il y a des femmes lesbiennes qui sont butch, il y a des hommes qui sont plus efféminés, des hommes gays qui sont plus efféminés, des hommes hétéros qui le sont ou qui ont-- L'homophobie des fois ça s'exerçait envers les hommes hétéros, on le voyait à l'école, le garçon aimait danser, aimait faire de l'art ou de la peinture, ben c'est une « tapette » . Donc pour moi j'endossais cette vision large de l'homophobie et je trouve important qu'on arrête de dire que tous les gays sont masculins, masculins, que toutes les lesbiennes sont féminines ou ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai, on a une diversité donc que j'avais mis ça en sous-titre.

[Denis-Martin] Bonne idée.

[Line] Puis éventuellement, dix ans plus tard, je commençais déjà à penser à ma succession parce que je vieillissais en même temps et puis on cherchait un autre nom pour la Chaire puis là, les enjeux trans ont pris beaucoup d'importance dans les années 2010, 2020, ça s'est quand même manifesté beaucoup. Et c'est ça, on est à la recherche d'un autre nom, la politique elle-même s'est transformée en politique de lutte contre l'homophobie et transphobie puis moi je ne voulais pas prendre ça non plus parce que je disais que l'homophobie, les lesbiennes ne sont pas là donc là, est-ce qu'on se met à nommer homophobie, transphobie, biphobie...

[Denis-Martin] La diversité des orientations sexuelles ou la diversité sexuelle et les pluralités des genres c'est très clair.

[Line] Ça me semblait le plus inclusif. Et donc c'est ça, je ne voulais pas qu'on se mette-- Bon, en France on voit plus LGBTQ phobie, ça, on le voit, LGBTQ phobie, on prend l'acronyme puis on rajoute « phobie ».

[Denis-Martin] Ils sont très fort là-dessus les acronymes puis à un moment donné, ça perd sa signification.

[Line] Puis le problème avec les acronymes c'est que là on peut l'agrandir, le rapetisser--

[Denis-Martin] Tu m'entends dire 2ELGBTQIA+.

[Line] Oui, ça prend un petit peu de pratique.

[Denis-Martin] Ah oui.

[Line] Puis les gens ne comprennent pas toujours, remarque, diversité sexuelle, pluralité des genres, ça ne vient pas facilement puis ce n'est pas tout le monde non plus qui comprend, mais je me disais que dans le cadre universitaire ça situe ce qu'on veut faire puis ça inclut les personnes trans, les personnes non binaires.

[Denis-Martin] Quelle a été ta plus grande réalisation en tant que chercheur ? C'est quoi que toi tu dis : « Ça, je suis vraiment contente de ça. » ? Je sais, je te mets sur la sellette.

[Line] C'est difficile ça. C'est sûr qu'au niveau très pragmatique de la Chaire j'avais dit que je m'étais engagé donc à aller chercher du financement et là, je suis parti à la recherche de financement, j'avais mes projets qui se sont terminés, on a du financement pour une équipe de recherche, mais à un moment donné notre financement n'a pas été renouvelé et là j'ai commencé à faire application pour un programme du fédéral, programme qui s'appelle « partenariat », qui est un gros programme, qui est très difficile à obtenir, mais qui donne beaucoup d'argent sur plusieurs années donc ça nous stabilisait comme Chaire aussi . Et là, donc j'ai développé ce projet-là et ça nous a pris trois fois pour réunir les partenaires, réunir les chercheurs, arriver à un projet, soumettre un projet et la première fois on est arrivé, je ne sais pas, trentième, il y avait une sélection en deux étapes puis on est arrivé je ne sais pas, 30e, 35e et puis ils en prenaient 20, 25. Bon, OK, on va se reprendre l'année prochaine, on a un bon rang, on n'est pas dernier, on n'est pas 120e et on se reprend, là on arrive 26e puis on manque le truc par deux rangs à peu près. Et puis moi je voulais abandonner, c'était trop de travail, mais bon les partenaires disent : « Non, non, non, non, on est trop proche, il faut y aller. » Donc on y a été une troisième fois et là, on l'a obtenu. Donc ça, c'est un projet qui s'appelle « Savoir sur l'exclusion et l'inclusion des personnes LGBTQ ». C'est un projet qui va se terminer par un colloque cet automne, au mois de novembre, le 24.

[Denis-Martin] C'est extraordinaire ce qui est sorti de ces études-là.

[Line] Et il y a énormément de données, d'articles, de publications, mais aussi de façon plus vulgarisée, de tableaux, des fois c'est des deux pages qui sont écrites sur tel sujet par exemple, je ne sais pas, les jeunes non binaires à l'école ou le soutien

familial envers les jeunes non binaires donc régulièrement la Chaire publie des feuillets illustrés, des unes ou deux pages sur un sujet précis--

[Denis-Martin] Très facile à retrouver d'ailleurs sur le site web de la Chaire, on peut trouver tout ça, la Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et les pluralités de genre de l'UQAM, vous avez fait une recherche même à l'UQAM, vous allez trouver sa vie, vous allez trouver des choses et moi je le dis là depuis que j'anime cette l'émission : « À l'heure où l'arc-en-ciel se lève » qui est une autre émission ici à Canal M, je fais appel à ces données là continuellement.

[Line] Oui, on a fait une chronologie aussi parce que je voyais souvent dans les milieux communautaires, ce n'est pas pour les critiquer, mais des fois il y avait toutes sortes de dates qui étaient inexactes. Alors là, on voulait faire une chronologie qui s'enrichit d'ailleurs et qui est inclusive et là, on a validé une fois, deux fois, trois fois, c'est la différence entre la recherche universitaire, je disais-- Alors ça, ça a été-- Moi j'ai malheureusement pour des raisons de santé, j'ai dû quitter le projet, j'ai terminé certaines contributions au projet, mais c'est mon collègue Martin Blais qui a pris la relève.

[Denis-Martin] Mais justement j'aimerais qu'on parle maintenant de-- Tu as quitté-- Bon, tu as pris ta retraite, si on peut dire, on fait tous ça à un moment donné. Là, maintenant, tu es assise, tu as le temps de regarder le monde autour de toi beaucoup plus que quand tu étais en recherche, quel regard as-tu sur notre monde actuel ? Est-ce qu'on avance ou on recule pour les personnes queers ?

[Line] Actuellement, je dirais que dans les dernières années, on est en train de reculer, il y a des signaux tant au local que canadien que américain que à l'international où il y a des reculs. Mon regard n'est pas entièrement pessimiste parce que par exemple dans les continents comme l'Amérique latine, il y a eu des gains, il y a des pays qui ont été très progressistes, l'Argentine, le Brésil qui ont adopté-- L'Argentine a été plus progressiste là avant tout le monde par exemple pour reconnaître les droits des personnes trans. Donc en Amérique latine ça a été positif, même en Afrique où c'est des pays très difficiles, il y a des organismes qui sont mis

sur pied. Donc mon regard n'est pas entièrement négatif, mais on a des signaux depuis quelques années qu'il y ait des réticences, qu'il y ait des réserves, qu'il y a--

[Denis-Martin] Une espèce de retour de balancier, je ne sais pas si ça va durer longtemps, mais ouais.

[Line] Montrer une montée des influences religieuses et bon, ici, on a qu'à regarder ce qui se passe aux États-Unis là où il y a quelques centaines de projets de loi--

[Denis-Martin] C'était 500 cette année jusqu'à maintenant, c'est incroyable.

[Line] Ah oui, généralement on va chercher les points faibles, c'est-à-dire la protection des enfants, ça, ce n'est pas nouveau, dans les années 70, Anita Bryant avait fait une campagne contre les gays en disant qu' ils enseignent à nos enfants, qu'ils vont recruter des enfants. Donc on s'en prend au maillon faible, c'est-à-dire les enfants, la question des jeunes mineurs trans qui est une question complexe aussi, qui n'est pas facile à trancher donc ça c'est des signaux assez négatifs. Je trouve aussi qu'entre nous, il n'y a pas toujours, c'est un milieu, on l'a dit hein, il est pluriel, il est diversifié, il y a des positions politiques diversifiées--

[Denis-Martin] Il y a une droite qui s'est montée dans les communautés queers aussi.

[Line] Oui, puis on ne se parle pas toujours entre nous, je trouve qu'il n'y a pas assez de lieux de débats, de consensus donc il y a des groupes qui prennent la parole, des individus qui prennent la parole, mais ce n'est pas un milieu, je veux dire, comment je dirais, ce n'est pas comme une assemblée syndicale où on a des membres, on discute, on prend position et tout ça, il n'y a pas ça dans le milieu gay donc les discussions se font souvent maintenant par le biais des médias sociaux et au lieu d'avoir des débats ouverts, alors ça je trouve que c'est difficile de rallier tout le monde et de réagir à ce qui se passe actuellement.

[Denis-Martin] Ah, Line Chamberland, on aurait pu faire une Affirmations de deux heures avec toi, je voulais te remercier, te remercier de m'avoir fait confiance et d'être venue, d'être la première personne à faire cette longue entrevue avec une militante qui a peut-être pris sa retraite, mais on n'a pas encore entendu son dernier mot.

[Line] Merci, ça me donne l'occasion effectivement de parler plus de moi que je ne le faisais quand j'étais à la Chaire.

[Denis-Martin] Merci de l'avoir fait, c'était très intéressant. Merci à l'équipe de Canal M, merci à Maurice Bolduc qui était à la Régie, merci à tout le monde à Canal M, à la recherche et tout. Je vous invite donc à continuer à suivre ce baladodiffusion qui s'appelle Affirmations, des portraits de personnes qui ont fait avancer les causes des personnes des communautés 2LGBTQIA+.